

Il y a peu, accompagné d'un académicien de mes amis, je déambulais à la Bibliothèque nationale de France, au milieu de la belle exposition « Pascal, le cœur et la raison ». Non que je sois un fervent de cet homme universel, mon XVII<sup>e</sup> à moi est plutôt celui de Racine, de La Fontaine et de Descartes. Mais vous veniez de m'élire à votre académie, sur le siège qu'occupait Jean Mesnard, le meilleur de nos érudits pascaliens.

Une arrière-salle présentait en boucle l'ensemble des émissions consacrées par la télévision à Pascal depuis 1952... J'entrai. Et là, sur l'écran, me parlait l'homme que je n'avais jusqu'alors rencontré qu'en habit vert et épée au côté : le savant bienveillant de 1962 évoquait le génie absolu de 1662, comme s'il se fût agi d'un intime qui venait de mourir. Je dis « me parlait » parce que j'étais seul face à lui, comme lui était seul face à Pascal.

Confronté à ces deux géants, à cet amusant clin d'œil de la coïncidence, j'ai ressenti une intense humilité, dans tout ce qu'elle peut avoir de profond et de nourricier. Moi, j'allais m'asseoir là où ce grand monsieur s'était assis, même si la notion de fauteuil relève à l'académie plus de la notion idéale que de la réalité concrète...

La carrière de Jean Mesnard a été si souvent retracée, notamment dans le bel hommage rendu l'an passé par notre directrice, que je ne voudrais en souligner ici que quelques traits.

Normalien, agrégé de Lettres, docteur ès Lettres avec une thèse d'Etat intitulée *Pascal et les Roannez*, Jean Mesnard suit le parcours brillant d'un universitaire au sens plein du terme, dans les postes qu'il occupe à l'université, les conférences qu'il donne, dans les sociétés savantes qu'il anime ou préside (telles la Société des Amis de Port-Royal ou la Société d'Etudes du XVII<sup>e</sup> siècle), dans les décorations qu'il reçoit ou dans les académies qui l'accueillent (Académie des Sciences morales et politiques, Académie de Bordeaux, Académie de Saintonge).

Pour accéder à Pascal, l'objet de la recherche de toute sa vie, Jean Mesnard dut souvent « se faire mathématicien, physicien, ingénieur, urbaniste, philosophe, historien de la littérature, critique littéraire et théologien, » comme dit Philippe Sellier. Il laisse notamment l'édition des *Œuvres complètes de Pascal* hélas inachevée quoique monumentale, des centaines d'articles, le souvenir d'innombrables conférences et communications, d'un bout à l'autre de la planète. Beau symbole, il offre la dernière à Catane, au Centre de Recherches sur Pascal et le XVII<sup>e</sup> s., qui lui doit beaucoup.

Au-delà de l'œuvre immense, c'est la démarche unique que je veux souligner. En vrai disciple de Pascal, pour qui rien ne pouvait être admis qui ne fût vérifié par l'expérience, il incarne cet idéal d'honnête homme aux savoirs multiples tirés de l'observation du détail.

La qualité humaine de Jean Mesnard ne le cédait en rien à son érudition. D'humeur toujours égale, chaleureux, humaniste, ce professeur sert sa patrie (il s'engage dans la Seconde Guerre mondiale à 23 ans), sa famille (il se marie l'année de l'agrégation et son épouse, normalienne comme lui, lui donnera cinq enfants), ses élèves, qu'il tance sans arrogance, flatte peu, mais soutient toujours. Il sert la

science avec fidélité : ainsi est-il resté pendant soixante ans membre de la Société de Port-Royal.

Voilà bien des qualités réunies chez un seul homme ! Comment s'étonner dès lors que ses savants collègues, tous plus ou moins ses disciples, soient accourus du Japon, d'Italie et d'ailleurs pour fêter ses 90 ans dans le grand salon du rectorat de Paris et aient coulé dans le bronze leur admiration pour le maître : un beau disque de la Monnaie de Paris l'unissant à jamais au philosophe du XVII<sup>e</sup>.

C'est cet érudit affable et modeste, si joliment évoqué sur son site par Nicole Bertin, que vous avez fréquenté avec bonheur depuis 1994. Né à Champagnac en 1921, il est demeuré toute sa vie attaché à cette province qui l'avait vu naître, parce que sa mère ne concevait pas de mettre au monde ailleurs qu'au pays natal. Il y revenait aussi souvent que possible, restaurant une maison où il comptait achever à l'ordinateur son grand œuvre. Il trouvait dans la campagne un sens véritable aux choses et pensait qu'il existe deux catégories d'hommes : ceux qui ont l'expérience concrète de la terre et les autres. Cette expérience, il l'avait vécue au cours de la guerre, alors que, les hommes ayant déserté le village, il lui avait fallu redevenir paysan. Sensible à l'harmonie en toute choses, c'était aussi un passionné de musique, membre par exemple du comité d'honneur du Festival de Saintes.

En m'offrant ce 12<sup>e</sup> siège, vous me faites, après celui que je viens d'évoquer, successeur de Maurice Hugot, qui découvrit Sagan en 1954 ; du grand philologue saintongeais Raymond Doussinet qui nous a laissé une véritable anthologie du parler de chez nous. Et surtout, du cher Robert Colle, qui a été la lumière de mes années-lycée ; celui qui, outre le goût de la préhistoire et la passion de la découverte, a éveillé en moi le bonheur de savoir, le plaisir de rêver et le désir de raconter.

Comment ne serais-je pas singulièrement ému de retrouver, en même temps que 24 collègues savants et bien vivants, ces ombres précieuses du passé ?

Être des vôtres est certes un honneur, mais c'est surtout et avant tout un enrichissement, car s'ouvrent de nouvelles possibilités d'action en faveur de tout ce qui me tient à cœur, de la mise en valeur de notre patrimoine à la qualité de l'écriture, de la promotion de l'inventivité à la quête du talent d'autrui.

Bien sûr, j'ai toute ma vie été un professeur, avant même de l'être et bien après l'avoir été. Mais un professeur qu'apprendre intéresse au moins autant qu'enseigner, passionné par l'éveil des intelligences et par la découverte des jeunes pousses, dont chacune, ou presque, a du talent pour peu qu'on l'y cherche. A ce jeu, je suis resté fort jeune jusqu'au jour de ma retraite, où je me suis aperçu que si, depuis quarante ans, mes élèves avaient toujours 15 ans, j'avais, moi singulièrement blanchi sous le harnois...

Je suis « né natif » – comme disait Doussinet – de Gémozac, comme Francette Joanne et Jacques Dacié, mes collègues désormais (que cela fait drôle !). Mais c'est à Royan que je vis ; ici que s'est écrite la petite histoire de ma vie.

J'aurais pu me contenter d'en suivre tranquillement le cours, mais un certain nombre de démons rôdent en moi, qui me laissent peu de répit et m'empêchent de cultiver mon jardin, comme Voltaire nous y incite, lui qui sans doute ne fit jamais

pousser la moindre salade. Trois gentils démons qui portent des noms de verbe : voyager, collectionner, écrire.

C'est le dernier surtout qui est chronophage et anxiogène, tous ceux qui ont un jour noirci une page blanche le savent ô combien.

Faire seul flatte l'égo et emplît de fierté, c'est vrai. Mais faire à deux enrichit bien davantage, car l'échange avec un vivant vivifie la création, la rend vivante elle-même. Ceux qui, comme le Boileau de Boileau-Narcejac, qui fut membre de notre académie, comme Erckmann et Chatrian, comme notre directrice elle-même et comme bien d'autres encore le savent à l'évidence. Réel bonheur donc que de rédiger les 1500 pages des *Chemins de Jérusalem* et des *Poulains du Royaume* avec Jacques Bouineau, mon frère de plume et le compagnon de tant d'aventures et d'émotions, celui-là même que dont vous venez d'entendre un discours de réception qui sera j'en suis sûr bien trop flatteur. Bonheur toujours que de rédiger à quatre mains françaises, les miennes et celles de Brigitte Colle, la fille du Robert que j'évoquais tout à l'heure, l'occupation et la destruction de Royan, racontées côté allemand. Bonheur encore que de brasser de fond en comble l'histoire de *Marennes au XIXe s.*, avec mon amie Michèle Lallement, de composer *Le fabuleux destin des canons de l'Hermione* formidablement aidé par l'érudition de mes camarades de La Route des tonneaux et Canons. Bonheur suprême enfin que de mettre en forme de roman vécu les *millefiori*, les mille fleurs de la vie de mon père, dans un véritable marathon de la mémoire, qu'il eut le courage, à 91 ans, de poursuivre jusqu'au bout. Ce *Parlez-moi d'enfance et de maquis* est sans doute l'œuvre de partage la plus chère à mon cœur, qui ne le comprendrait ?

Aujourd'hui, vous m'offrez plus que médaille, chèque et diplôme. Vous m'offrez un siège... Ça tombe bien, j'atteins l'âge où l'on commence à fatiguer. Et pourtant je sais bien que même dans ce fauteuil-là, je ne me reposerai pas. Il y a tant à faire pour notre langue, pour notre petite patrie d'entre océan et Charente, pour participer au sauvetage de ce qui peut l'être encore, pour soutenir ici celui qui combat, là celle qui tient contre vents et marées, ailleurs ceux qui s'acharnent à ne pas renoncer, pour pouvoir prononcer encore de temps à autre quelques mots de notre cher patois, avec l'ami Dumousseau, pour soutenir que la mondialisation peut s'accommoder du clocher que chacun porte dans son cœur, et réciproquement. Pour soutenir et aller de l'avant.

Pour, peut-être – soyons fou ou orgueilleux – apporter une pierre, si humble soit-elle, à l'édifice immense de notre patrimoine de Saintonge. Mais je m'arrête là, car, comme l'a écrit le grand Pascal, si vous voulez qu'on croie du bien de vous, n'en dites point...